



Cinéma - Homme de parole(s)

[Accueil] / [Culture] / [Cinéma]



Photo: Hauris Lalancette dans une scène d'Au pays des colons.

André Lavoie

20 mai 2008
Cinéma



Au pays des colons

Réalisation, scénario et image: Denys Desjardins. Montage: Elric Robichon. Musique: Simon Bellefleur. Québec, 2007, 75 min.

Aussi coloré et fort en gueule soit-il, Hauris Lalancette n'a jamais connu la stature mythique d'Alexis Tremblay, l'une des vedettes improbables du cinéma de Pierre Perrault, particulièrement dans *Pour la suite du monde* (1963). Après sa trilogie de l'île aux Coudres, le cinéaste amorça plus tard un nouveau cycle, s'intéressant à l'Abitibi et aux sacrifices de ceux qui ont tenté de modeler cette version québécoise de la terre de Caïn. Dans *Un royaume vous attend* (1975), Lalancette dénonçait avec fougue un processus de décolonisation qu'il assimilait à une véritable résignation politique et sociale.

L'homme n'a pas beaucoup changé depuis trois décennies. C'est ce que l'on constate dans *Au pays des colons*, de Denys Desjardins, un cinéaste qui affiche, depuis son tout premier film (*La Dame aux poupées*, 1996), un profond désir de mémoire et de filiation avec l'oeuvre de Perrault. Son intérêt pour Lalancette, et pour sa famille, relève d'une fascination toute amicale, lui permettant également de mesurer, images d'archives à l'appui, l'état de décrépitude avancée d'un coin de pays qui lutte encore et toujours pour sa survie.

Le spectateur qui ignorerait tout du passé cinématographique d'Hauris Lalancette n'en sera pas rapidement informé, car Desjardins inscrit d'abord le parcours de l'homme dans une perspective plus vaste: la colonisation de l'Abitibi amorcée dans les années 1930 et surtout le choix, décisif, d'Éphrem Lalancette, le père d'Hauris, de suivre les 80 000 colons qui fuyaient les villes, et surtout la misère, en direction de la terre promise... On allait lui remettre un des 32 000 lots à défricher, une tâche colossale, ingrate, qui n'avait rien à voir, ou si peu, avec le lyrisme des films de propagande de l'abbé Maurice Proulx (*En pays neufs*), dont les narrations sont des bijoux de drôlerie involontaire.

Ce sont d'abord ces images bucoliques qui se superposent aux propos toujours enflammés d'Hauris, temporisés par son fils Dany, revenu à la ferme familiale un peu malgré lui. Le fameux «royaume» de son père, il en entend parler depuis des lunes, et sa progéniture a aussi droit aux plus belles pages de ce catéchisme abitibien. Laurie, l'aînée des enfants de Dany, semble la plus réceptive, d'autant plus que, malgré son jeune âge, sa vivacité d'esprit et son enthousiasme tranchent avec la morosité ambiante, celle des maisons vides et des rues sans âme. Si ce royaume se cherchait une princesse, il la trouverait sous les traits de cette fille grandissant sous nos yeux (grâce aux nombreuses visites du cinéaste, étalées sur sept ans), s'inquiétant à voix haute sur la suite du monde, le sien.

À mi-parcours, Desjardins nous ramène dans un passé plus récent, celui d'Hauris Lalancette sous l'oeil de Perrault, entre autres dans la fièvre d'une campagne électorale, celle de 1973 (*Gens d'Abitibi*, coréalisé par Bernard Gosselin), montrant une force de conviction pas totalement usée par les années et le dur labeur. Ces incursions, où l'on découvre aussi un Dany haut comme trois pommes, témoignent de la cohérence quelque peu acharnée d'un homme qui voit ses rêves se fissurer de toutes parts. Son discours, d'un lyrisme qui n'exclut pas les détours simplistes (là encore, une constante d'une époque à l'autre...), est souvent remis en question par un fils plus pragmatique, provoquant des étincelles au milieu de ce paysage dénudé, filmé par tous les temps. Et la pire des tempêtes semble celle que cette famille doit affronter seule, au bout d'un rang...

Collaborateur du Devoir